

quis de grandes connaissances dans l'art du génie militaire, tel qu'on le pratiquait alors. Il offrit de construire une sorte de catapulte, ou machine à décharger les pierres de grande dimension, qui pourrait remplacer, disait-il, les batteries de brèche ordinaires dans l'œuvre de la ruine des édifices. Les munitions commençant à manquer, malgré les abondants secours parvenus au camp à diverses reprises, Cortés accueillit de grand cœur une proposition si opportune. On fournit du bois et des pierres au nouvel ingénieur; nombre de bras l'aidèrent à construire le lourd appareil. Il fut dressé sur une solide plate-forme de maçonnerie, de trente pas carrés et de sept à huit pieds de hauteur, qui occupait le centre du marché. Cette plate-forme, œuvre des princes aztèques, servait de tréteaux aux jongleurs et aux saltimbanques, dont les prouesses étaient un des divertissements les plus aimés du peuple (31).

L'érection du nouvel engin de guerre fit suspendre les hostilités pendant plusieurs jours. Un corps d'infanterie protégeait les travailleurs contre toute surprise. Enfin, l'œuvre fut achevée, et les assiégés, qui contemplaient dans une silencieuse terreur, du haut des azoteas, le progrès de la mystérieuse machine qui devait ne pas laisser pierre sur pierre dans leur capitale, frémirent à l'idée de la voir agir. On déposa un bloc de pierre sur la catapulte, qu'on fit alors jouer, et qui lança en effet l'énorme projectile à une distance prodigieuse; mais ce fut en l'air et perpendiculairement, en sorte que retombant sur son point de départ, il mit la malencontreuse machine en pièces. Cette fois, les Aztèques en furent quittes pour la peur, et les soldats s'égayant au sujet de la catastrophe, rirent aussi aux dépens de leur général, un peu mortifié de cet échec et surtout de sa crédulité (32).

(31) On trouve encore des vestiges de cette construction, d'après M. de Humboldt, dans les limites du porche de la chapelle de S. Iago. *Essai politique*, t. 2, p. 41.

(32) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 135. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 290. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 37.

CHAPITRE VIII.

CRUELLES SOUFFRANCES DES ASSIÉGÉS.

— COURAGE ET CONSTANCE DE GUATEMOZIN. — ASSAULTS MEURTRIERS.

— PRISE DE GUATEMOZIN. — ÉVACUATION DE LA VILLE.

— FIN DU SIÈGE. — RÉFLEXIONS.

1521.

Il n'était pas besoin de recourir à des moyens artificiels pour hâter la ruine des Aztèques : chaque heure la précipitait par des causes plus puissantes que tous les efforts de l'homme. Ils étaient entassés pêle-mêle dans un étroit quartier de Mexico, nobles, peuple, esclaves, hommes, femmes, enfants, dans des maisons ou dans des chenils, car cette partie de la ville n'était pas la plus riche; d'autres gisaient en plein air, dans les canots ou dans les rues, alternativement glacés par les pluies de la nuit et brûlés par la chaleur du jour (1). Un vieux chroniqueur raconte que deux femmes de rang restèrent trois jours et trois nuits dans l'eau jusqu'aux épaules, au milieu des roseaux, avec une poignée de maïs pour toute nourriture (2). Les moyens ordinaires de subsistance étaient depuis longtemps épuisés. Tout aliment avait son prix, même le plus malsain et le plus dégoûtant. Les assiégés erraient à la recherche des insectes et des vers sur les bords du lac, ou retiraient du fond de l'eau salée des roseaux et de la mousse. Souvent on les voyait jeter des regards pleins de regrets et

(1) « Estaban los tristes Mejicanos hombres y mugeres, niños y niñas, viejos y viejas, heridos y enfermos en un lugar bien estrecho, y bien apretados los unos con los otros, y con grandísima falta de bastimentos, y al calor del sol, y al frío de la noche, y cada hora esperando la muerte. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 39.

(2) Torquemada tenait cette anecdote du neveu d'une des matrones indiennes, alors très-vieux lui-même. *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 102.

d'angoisse sur les verdoyantes collines qu'un grand nombre d'entre eux avaient quittées pour venir s'enfermer dans la capitale et partager le sort de leurs frères.

Les écrivains espagnols disent à leur louange qu'ils n'allèrent pas, dans l'excès de leur malheur, jusqu'à violer les lois de la nature en se dévorant les uns les autres (3). Mais cette affirmation est contredite par les chroniqueurs indiens, qui racontent que plus d'une mère, dans son délire, dévora le fruit de ses entrailles qu'elle ne pouvait sauver. C'est un fait reproduit dans l'histoire de plus d'un siège, et d'autant plus probable ici que la sensibilité naturelle des Indiens était émuée par les sauvages pratiques de la superstition nationale (4).

Mais c'étaient là de tristes ressources, et tous les jours des centaines d'infortunés mouraient de faim. Quelques-uns se traînaient dans l'intérieur des maisons, pour y exhaler en silence et sans témoins leur dernier soupir. D'autres tombaient épuisés dans les rues. Quel que fût le lieu de leur mort, on les y abandonnait à la décomposition. Il n'y avait personne pour les ensevelir, personne pour les transporter ailleurs. Les Indiens, familiarisés avec ce spectacle, y étaient devenus indifférents. Ils regardaient leurs frères mourir avec un sombre désespoir; ils attendaient leur tour. On n'entendait aucune plainte, aucune lamentation. La douleur était trop profonde, trop impuissante à se manifester extérieurement.

Si les rues des autres quartiers de la ville étaient parsemées de cadavres, on les rencontrait ici par monceaux. « Ils étaient si serrés, dit Bernal Diaz, qu'on ne pouvait faire un pas qu'entre des corps et des têtes (5). » « On ne pouvait poser le

(3) Torquemada, *ubi sup.* Bernal Diaz, *Hist. de la cong.*, cap. 156.

(4) « De los niños, no quedó nadie, que las mismas madres y padres los comían (que era gran lástima de ver, y mayormente de sufrir). » (Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 39.) L'historien tenait les détails qu'il donne des Mexicains eux-mêmes, peu de temps après l'événement.

(5) « No podíamos andar sino entre cuerpos y cabeças de Indios muertos. » *Hist. de la conquista*, cap. 156.

pied, dit Cortés dans un langage plus énergique encore, que sur des cadavres indiens (6)! » Ils étaient entassés les uns sur les autres, les vivants avec les morts. Ils se couchaient eux-mêmes sur leurs amis expirants et s'y endormaient à leur tour du sommeil éternel. La mort était partout; la ville n'était plus qu'un vaste charnier. Des miasmes empoisonnés s'exhalaient de cette masse putréfiée, sous la double action de la pluie et de la chaleur; ils empestaient tellement l'atmosphère, que les Espagnols, y compris le général, tombèrent malades dans leurs rapides passages à travers ce quartier. La peste ne tarda pas à moissonner un plus grand nombre d'Indiens que la famine (7).

Tant d'horribles souffrances égaraient l'esprit de ces malheureux. Ils avaient recours à tous les rites superstitieux prescrits par leur religion pour arrêter la peste. Ils suppliaient les prêtres d'invoquer les dieux. Mais les oracles étaient muets ou ne rendaient que de sinistres réponses. Leurs divinités les avaient abandonnés; ils voyaient partout des signes de la colère céleste, qui leur présageaient de plus grands maux encore. Les Indiens racontèrent, après le siège, qu'ils avaient vu un sillon de lumière, d'un rouge de sang, qui venait du nord dans la direction de Tepejacac, accompagné d'un bruit semblable à celui d'un tourbillon de vent, et qui avait fait le tour du quartier de Tlatelolco, lançant des étincelles et de petites flammes, jusqu'à ce qu'il se plongeât dans le centre du lac (8)! De mystérieuses terreurs s'emparaient de leurs sens.

(6) « No tenían donde estar sino sobre los cuerpos muertos de los suyos. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 291.

(7) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, ubi sup.* Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 2, cap. 8. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 41. Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms., cap. 28.

(8) « Un torbellino de fuego como sangre embuelto en brasas y en centellas, que partía de hacia Tepeacac (que es donde está ahora santa Maria de Guadalupe) y fué haciendo gran ruido, hacia donde estaban acorralados los Mejicanos y Tlaltulcanos; y dió una vuelta para enrededor de ellos, y no dicen si los empeció algo, sino que habiendo dado aquella vuelta, se

Les phénomènes les plus ordinaires de la nature étaient convertis en prodiges (9). Étourdis par tant d'infortunes, ils devenaient les jouets des plus extravagantes superstitions.

Au milieu de ces scènes affreuses, le jeune empereur des Aztèques, d'après toutes les relations du temps, demeurait calme et ferme. Sa belle capitale était réduite en ruines sous ses yeux, ses nobles et fidèles sujets mouraient autour de lui, son territoire lui était enlevé pied à pied; à peine lui en restait-il assez pour se tenir debout, et cependant il rejetait toutes les ouvertures de capitulation; il déployait le même esprit indomptable qu'au commencement du siège. Lorsque Cortés, dans l'espoir que les souffrances des assiégés les disposeraient à entendre parler d'accommodement, persuada à un noble prisonnier de porter à Guatemozin ses propositions, le jeune monarque, d'après le récit de Cortés, ordonna de sacrifier à l'instant l'ambassadeur (10). Il ne faut pas perdre de vue que c'est un Espagnol qui le raconte.

Cortés, qui avait suspendu les hostilités pendant plusieurs jours dans le vain espoir que tant d'opiniâtreté fléchirait enfin, résolut de donner un assaut général à la ville pour la forcer de capituler. Entassés comme l'étaient les Aztèques dans un étroit quartier de Mexico, leur position favorisait cette entreprise. Cortés ordonna à Alvarado de se tenir prêt et à Sandoval de soutenir l'attaque par une canonnade contre les maisons du bord de l'eau. Outre le commandement du corps d'armée de la chaussée, Sandoval avait celui de la flotte, disposée en ligne à la hauteur du quartier de Tlatelolco. Cortés con-

entró por la laguna adelante; y allí desapareció.» Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 40.

(9) «Inclinatis ad credendum animis, loca ominum etiam fortuita.» Tacite, *Hist.*, lib. 2, sec. 4.

(10) «Y como lo llevaron delante de Guatimucin su señor, y él le comenzó a hablar sobre la paz, diz que luego lo mandó matar y sacrificar.» *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, cap. 293.

duisit lui-même ses troupes dans la ville ou plutôt à travers le désert qui l'entourait.

En entrant dans les limites de la dernière enceinte occupée par les Indiens, il vit venir à sa rencontre plusieurs des chefs qui, étendant vers lui leurs bras amaigris, s'écriaient : Vous êtes les enfants du Soleil. Mais le Soleil est rapide dans sa course. Pourquoi tardez-vous tant à venir ? Pourquoi ne mettez-vous pas un terme à nos misères ? Tuez-nous plutôt tout d'un coup, afin que nous puissions aller vers notre dieu Huitzilopochtli, qui nous attend dans le ciel, pour nous accorder le repos après nos souffrances (11) !

Cortés, ému par ce touchant appel, leur répondit qu'il ne désirait pas leur mort, mais leur soumission. « Pourquoi votre maître refuse-t-il de traiter avec moi, leur dit-il, lorsqu'il me suffit d'une heure pour l'écraser avec tout son peuple ? » Il les pria alors avec instance d'engager Guatemozin à entrer en conférence avec lui, lui promettant toute sûreté pour sa personne.

Les chefs indiens se laissèrent persuader, et leur message fut reçu par le jeune monarque d'une manière qui prouvait que l'infortune faisait enfin quelque impression sur son esprit altier. Il consentit à l'entrevue demandée, non pas pour ce jour même, mais pour le lendemain, sur la grande place de Tlatelolco. Cortés, satisfait de ce succès apparent, se retira immédiatement de la ville et reprit sa position sur la chaussée.

Le lendemain matin, il se présenta au lieu marqué, après y avoir d'abord posté Alvarado avec un corps important pour prévenir toute embuscade. La plate-forme en pierre au centre du marché avait été couverte de nattes et de tapis; un banquet était préparé pour le jeune monarque et ses courti-

(11) « Que pues ellos me tenían por hijo del sol, y el sol en tanta brevedad como era un día y una noche daba vuelta a todo el mundo, que porque yo assi brevemente no los acabada de matar, y los quitaba de penar tanto, porque y a ellos tenían deseos de morir, y irse al cielo para su Ochilobus (Huitzilopochtli) que los estaba esperando para descansar. » *Rel. tercera*, p. 292.

sans affamés. Ces arrangements pris, le général attendit patiemment l'heure de l'entrevue.

Mais Guatemozin, au lieu de paraître lui-même, envoya les mêmes nobles qui lui avaient apporté le message du général. Ils étaient chargés de l'excuser, sous prétexte de maladie. Cortés, malgré son désappointement, fit une réception courtoise aux seigneurs aztèques, dans l'espoir de parvenir ainsi à communiquer avec l'empereur. Il leur persuada, sans beaucoup de peine, de prendre part au repas préparé pour le monarque; ce qu'ils firent avec une voracité qui attestait leur rigoureuse abstinence. Il les renvoya ensuite avec les provisions dont leur maître avait sans doute un grand besoin, le priant de nouveau de consentir à une entrevue qui pouvait seule aplanir leurs différends.

Les envoyés indiens reparurent bientôt; ils apportaient un présent de belles étoffes de coton, de peu de valeur cependant, de la part de Guatemozin, qui éludait encore l'entrevue avec le général espagnol. Cortés, profondément contrarié, ne voulut pas renoncer à son espoir: « Il viendra sûrement, dit-il aux envoyés, lorsqu'il verra que je vous laisse aller et venir sains et saufs, vous qui avez été comme moi mes ennemis acharnés, pendant la durée de la guerre (12). » Il les congédia de nouveau, promettant d'attendre leur réponse le jour suivant.

Le lendemain matin, les seigneurs aztèques, entrant dans le camp chrétien, annoncèrent à Cortés que Guatemozin consentait à une entrevue qui aurait lieu à midi sur la place du marché. Le général fut ponctuel, mais en vain. Ni le monarque ni ses ministres ne parurent. Il était clair que le jeune

(12) « Y yo les torné á repetir, que no sabia la causa, porque él se rece-laba venir ante mi pues veia que á ellos, que yo sabia q' habian sido los causadores principales de la guerra, y que la habian sustentado, les hacia buen tratamiento, que los dejaba ir, y venir seguramente, sio recibir enojo alguno; que les rogaba, que le tornassen á hablar, y mirassen mucho en esto de su venida, pues á él le convenia, y yo lo hacia por su provecho. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 294-295.

prince indien ne se fait pas aux promesses de son ennemi. Le souvenir de Montézuma ne pouvait s'effacer de son esprit. Après trois heures d'attente, Cortés perdit patience, et apprenant que les Mexicains hâtaient leurs préparatifs de défense, il fit immédiatement ses dispositions pour l'assaut (13).

Les confédérés attendaient en dehors des murs, Cortés ne se souciait pas de leur montrer la curée avant d'être prêt à lâcher leur meute. Il leur donna alors l'ordre de le rejoindre, et soutenu par la division d'Alvarado, il pénétra sur le terrain encore occupé par les Aztèques. Il les trouva préparés à le recevoir. Les guerriers les plus robustes, ceux qu'avait épargnés jusqu'ici la famine, se tenaient à l'avant-garde et appelaient leurs compatriotes affaiblis. Des femmes se mêlaient parfois aux combattants et couvraient avec leurs enfants les azoteas, d'où leurs visages amaigris et leurs yeux hagards défiaient encore d'odieus ennemis.

A l'approche des Espagnols, les Mexicains poussèrent leur farouche cri de guerre et déchargèrent une nuée de flèches, avec leur courage habituel, tandis que les femmes et les enfants faisaient pleuvoir du haut des terrasses des dards et des pierres. Mais tous ces projectiles étaient lancés par des bras trop débiles pour produire grand effet; et lorsqu'on en vint aux mains, la défaillance de l'ancienne vigueur des Aztèques fut encore plus sensible. Leurs coups étaient faibles et portés au hasard; un petit nombre de guerriers seulement, doués d'une constitution plus vigoureuse ou puisant des forces dans leur désespoir, soutinrent jusqu'au bout une lutte acharnée.

Les arquebusiers ouvrirent un feu terrible, soutenu par les rapides volées des brigantins, du côté opposé de la ville. Les assiégés, enveloppés comme des daims par les chasseurs,

(13) Ces efforts répétés de Cortés pour décider les Aztèques à se soumettre paisiblement sont attestés par de nombreux témoignages et les plus formels. Indépendamment de sa propre lettre à l'empereur, voyez Bernal Díaz, caput 135. Herrera, *Hist. general*, lib. 2, cap. 6-7. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 100. Ixtlixochitl, *Venida de los Esp.*, p. 44-48. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 29-30.

furent abattus de tous côtés. Le carnage fut horrible. La terre était couverte de monceaux de morts, que les combattants devaient gravir pour s'atteindre. Le sang coulait comme l'eau et teignait les canaux voisins (14). On ne peut imaginer de mêlée plus affreuse. Les cris de guerre des Indiens, les malédictions des Espagnols, les lamentations des blessés, des femmes et des enfants; le bruit des armes, les convulsions dernières des victimes, les décharges de mousqueterie et d'artillerie, répercutées par les échos; le sifflement des traits de toute espèce; le craquement des édifices embrasés, qui écrasaient sous leurs ruines des milliers de victimes; les nuages de poussière et de fumée qui enveloppaient les combattants, — tout cela formait une scène effrayante pour les soldats même de Cortés, endurcis comme ils l'étaient par les calamités de la guerre et par une longue habitude de la violence et du carnage : « Les cris piteux des enfants et des femmes, dit le général, suffisaient pour fendre le cœur (15). » Cortés recommanda de faire quartier à tous ceux qui le demanderaient. Il le recommanda particulièrement aux alliés, et plaça parmi eux des Espagnols pour réprimer leur violence (16). Mais il eût été aussi aisé de réprimer la fureur de l'ouragan que les passions de ces hordes de sauvages. « Jamais, s'écrie-t-il, je n'ai vu une race aussi impitoyable, jamais rien de ce qui porte la forme humaine

(14) « Corrian arroyos de sangre por las calles, como pueden correr de agua, quando llueve, y con impetu, y fuerza. » Torquemada, *Monarchia india*, lib. 4, cap. 103.

(15) « Era tanta la grita, y lloro de los niños, y mugeres, que no había persona, á quien no quebrantasse el corazon. » (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 296.) C'était une race aveugle et obstinée, s'écrie le vénérable éditeur, l'archevêque, avec un commentaire peu charitable : « *Gens dure cervicis, gèns absque consilio.* » Note.

(16) « Como la gente de la cibdad se salia á los nuestros, habia el general proveido, que por todas las calles estubiesen Españoles para estorvar á los amigos, que no matasen aquellos tristes, que eran sin numero. E tambien dixo á todos los amigos capitanes, que no consintiesen á su gente que matasen á ninguno de los que salian. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 30.

n'a été aussi dépourvu d'humanité (17). » Ils ne faisaient aucune distinction de sexe ni d'âge, et semblaient venger à la fois les injures d'un siècle. Enfin, le général espagnol ordonna la retraite; il était bien temps, car, d'après son propre rapport, exagéré, nous l'espérons, quarante mille individus avaient péri; mais leur destin était encore préférable à celui des infortunés qui avaient survécu (18).

Pendant la longue nuit qui suivit cette fatale journée, on n'aperçut aucun mouvement dans la partie de la ville occupée par les Aztèques. On n'y voyait aucune lumière, on n'y entendait d'autres sons que les sourds gémissements des blessés, le dernier râle des mourants. Tout était sombre et silencieux : les vaincus n'attendaient plus que le coup de grâce du bourreau, et pourtant ils ne se montraient pas disposés à se soumettre. Chaque nouvelle injure se gravait dans leur âme, chaque tourment ajoutait à leur haine contre leurs oppresseurs. Fortune, parents, amis, leur patrie même, tout était perdu. Ils ne tenaient plus à la vie, n'ayant plus rien de ce qui la fait aimer.

L'aspect du camp chrétien était bien différent. Les derniers succès avaient dissipé toutes les appréhensions; des feux de joie pétillaient sur les chaussées, des lumières brillaient dans les tentes, les sons de la musique et le bruit des divertissements, portés sur les eaux, proclamaient l'allégresse des soldats à la vue du prochain dénouement de cette pénible campagne.

Le lendemain matin le général espagnol réunit ses forces, décidé à terminer la guerre. Il était convenu la veille avec Alvarado d'occuper la place du marché de Tlatelolco. Un coup d'arquebuse devait être le signal d'un assaut simultané.

(17) « La qual crueldad nunca en generacion tan recia se viá, ni tan fuera de toda orden de naturaleza, como en los naturales de estas partes. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 296.

(18) *Rel. terc., ubi sup.* Ixtlilxochitl dit que cinquante mille hommes furent tués ou faits prisonniers dans ce terrible massacre. *Venida de los Esp.*, p. 48.

Sandoval était chargé d'occuper la chaussée septentrionale, de surveiller avec la flotte les mouvements de l'empereur indien, et de l'empêcher de gagner la terre ferme, projet qu'il méditait et que Cortés n'ignorait pas. Si Guatemozin parvenait à fuir, les Espagnols conservaient en lui un ennemi formidable qui pourrait toujours soulever contre eux tout le pays. Il ordonna toutefois à Sandoval de ne faire aucun mal au royal fugitif, et de ne faire feu sur l'ennemi qu'en cas de légitime défense (19).

Ce fut le 13 août 1521, jour de Saint-Hippolyte, devenu par suite de cette circonstance le patron de la moderne Mexico, que Cortés conduisit pour la dernière fois sa vaillante armée à travers les terrains ravagés et brûlés qui entouraient les restes de la capitale indienne. Avant d'y pénétrer, il fit halte un instant pour donner aux malheureux habitants une dernière chance de salut. Il obtint une entrevue avec quelques-uns des principaux chefs, et leur reprocha la conduite de leur maître : « Assurément, dit le général, il ne voudra pas vous voir tous périr, lorsqu'il peut si aisément vous sauver. » Il les engagea de nouveau à faire tous leurs efforts pour décider Guatemozin à lui accorder une entrevue, lui promettant toute sûreté.

Les messagers remplirent leur mission, et revinrent bientôt avec le *cihuacoatl* à leur tête. C'était un magistrat de grande autorité parmi les Mexicains. Il dit à Cortés, avec un air de mélancolie qui manifestait son propre désappointement, que Guatemozin était résigné à mourir où il était, mais qu'il ne consentirait jamais à l'entrevue demandée. Il ajouta d'un ton de résignation : « Faites à votre plaisir. — Retournez donc, répliqua le vainqueur, et préparez vos compatriotes à mourir, leur heure est venue (20). »

(19) « Adonde estauan retraidos, el Guatemuz con todo la flor de sus capitanes, y personas mas nobles que en Mexico auia, y lo mandó que no matasse, ni hiriesse á ningunos Indios, saluo si no le diessen guerra, ó que aunque se la diessen, que solamente se defendiesse. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 156.

(20) « Y al fin me dijo, que en ninguna manera el señor vernia ante mi ;

Il différa néanmoins l'attaque pendant plusieurs heures ; mais l'impatience des troupes fut encore augmentée par la rumeur que Guatemozin et ses nobles se préparaient à fuir avec leurs richesses dans des pirogues et des canots amarrés au bord du lac. Convaincu qu'un plus long retard était aussi inutile qu'impolitique, Cortés prit ses dispositions pour une dernière attaque, et monta lui-même sur un *azotea* qui commandait le théâtre de l'action.

Les assaillants trouvèrent l'ennemi dans la plus grande confusion. Des masses d'Indiens de tout âge et de tout sexe étaient tellement serrées et entassées, que les malheureux se poussaient les uns les autres du bord des chaussées dans l'eau. Quelques-uns étaient montés sur les terrasses, d'autres appuyaient leurs corps chancelants contre les murs des édifices. Leurs vêtements souillés et déchirés leur donnaient un aspect étrange, auquel ajoutait encore le féroce regard de la haine et du désespoir. Lorsque les Espagnols se furent approchés à une portée de flèche, les Aztèques leur lancèrent une volée de traits impuissants : leur courage survivait à la vigueur des anciens jours. Le fatal signal fut enfin donné par un coup d'arquebuse, bientôt suivi des décharges de l'artillerie, des armes à feu, et des hurlements des Indiens alliés qui s'élançaient sur leur proie. Nous ne souillerons pas ces pages par un nouveau récit des horreurs du jour précédent. Beaucoup d'Aztèques se jetèrent dans l'eau et furent pris par les barques espagnoles, d'autres se noyèrent dans les canaux. Le nombre de ces derniers fut si grand, que les assaillants firent un pont de leurs cadavres pour gagner le bord opposé. D'autres, surtout les femmes, imploraient la miséricorde des vainqueurs, et d'après les récits des chroniqueurs, les Espagnols les épargnèrent

y antes queria por allá morir, y que á el pesaba mucha de esto, que hiciesse yo lo que quisiesse ; y como ví en esto su determinacion, yo le dije ; que se bolbiesse á los suyos, y que él, y ellos se aparejassen, porque los queria combatir, y acabar de matar, y assi se fué. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 298.

partout, les alliés indiens nulle part, malgré les ordres et les prières de Cortés (21).

Pendant cette affreuse boucherie, on vit un grand nombre d'Aztèques monter dans les barques attachées au rivage et essayer de fuir à travers le lac; mais leur fuite était interceptée par les brigantins, qui coulaient bas cette multitude d'embarcations, lâchant leurs bordées à droite et à gauche, lorsque les Aztèques étaient assez hardis pour les attaquer. Dans ce moment critique, on vit trois ou quatre grandes pirogues glisser rapidement à travers le lac. Un capitaine, nommé Garci Holguin, dont le brigantin était un des meilleurs voiliers de la flotte, leur donna aussitôt la chasse. Le vent était favorable, et Holguin à chaque instant gagnait de vitesse les fugitifs. Enfin, après une rapide course, le capitaine espagnol, accostant une des pirogues, qu'il conjecturait, d'après son apparence ou les informations qu'il avait reçues, devoir porter l'empereur indien, ordonna à ses soldats de pointer leurs arbalètes. Mais avant qu'ils eussent le temps de les décharger, les Indiens s'écrièrent que leur prince était à bord. Au même moment un jeune guerrier, armé d'un bouclier et d'un *maquahuil*, se leva comme pour repousser les assaillants. Mais Holguin ayant ordonné à ses hommes de ne pas tirer, le jeune guerrier laissa retomber ses armes, et s'écria : « Je suis Guatemozin; conduisez-moi à Malintzin; je suis son prisonnier; mais qu'on ne fasse pas de mal à ma femme et à mes compagnons (22). »

(21) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 30. Ixtlixochitl, *Venida de los Esp.*, p. 43. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 2, cap. 7. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 297. Gomara, *Crónica*, c. 142.

(22) Ixtlixochitl, *Venida de los Esp.*, p. 49.

« No me tiren, que yo soy el rey de México, y deste tierra, y lo que te ruego es, que no me llegues á mi muger, ni á mis hijos; ni á ninguna muger, ni á ninguna cosa de lo que aquí traygo, sino que me tomes á mi, y me lleves á Malintzin. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 156.) M. de Humboldt s'est donné beaucoup de peine pour déterminer le lieu où Guatemozin fut pris, ce lieu, qui appartient aujourd'hui à la terre ferme, devait être situé selon lui entre le Garita del Peralvillo, la place de Saint-Yago de Tlateloleo et le pont d'Amamax. *Essai politique*, t. 2, p. 76.

Holguin lui promit de respecter ses vœux, et l'aïda à monter sur le brigantin, où il fut suivi par sa femme et son escorte, au nombre de vingt personnes, y compris le souverain déposé de Tezcuco, le souverain de Tlacopan, et plusieurs autres caciques et dignitaires, que leur rang avait sans doute mis à l'abri des extrêmes misères du siège. Lorsque les captifs furent assis sur le pont du navire, Holguin pria le prince aztèque de mettre fin au combat, en ordonnant à ses sujets placés dans les autres canots de se rendre. Il répondit d'un air abattu : « Cela est inutile; ils cesseront de combattre dès qu'ils sauront que leur prince est fait prisonnier. » Il disait vrai; la nouvelle de la prise de Guatemozin se répandit rapidement dans la flottille de canots et sur le rivage, où les Mexicains disputaient encore leur vie. Le combat cessa aussitôt; les indigènes ne firent plus aucune résistance, et ceux qui étaient sur l'eau suivirent le brigantin qui conduisait à terre leur monarque captif. Il semblait qu'ils n'avaient lutté si longtemps que pour détourner l'attention de l'ennemi et couvrir la retraite de leur empereur (23).

Lorsque Sandoval reçut la nouvelle de cette importante capture, il rejoignit sur son brigantin celui de Holguin, et lui demanda de lui livrer le royal prisonnier. Mais le capitaine voulut garder sa prise. Une querelle éclata entre les deux officiers, également jaloux de s'assurer la gloire de cet exploit, et peut-être le privilège de le rappeler un jour sur leur écusson. La discussion dura assez longtemps pour parvenir aux oreilles de Cortés, toujours posté sur l'*azotea*, où il avait appris avec une grande joie la nouvelle d'une si importante capture. Il envoya immédiatement à ses officiers l'ordre de lui amener Guatemozin, se chargeant de vider leur différend (24).

(23) Pour le précédent récit de la prise de Guatemozin, fait avec plus ou moins de détails, mais avec peu de variantes, par les différents écrivains, voyez Bernal Diaz, *ibid.*, ubi sup. *Rel. terc. de Cortés*, p. 299. Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, c. 30. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 101.

(24) Le général, d'après Diaz, blâma beaucoup ses officiers de cette